

FILADÈLFA DE YERDA

**Se canti, quand canti
Canti pas per yo...
Se canti, quand canti**

Paris

1948

NOTE DES ÉDITEURS

Nous certifions que le manuscrit de:

SE CANTI, QUAND CANTI

nous a été remis par l'auteur au début de l'année 1941 aux fins d'édition et qu'il est entre nos mains depuis cette date.

Les difficultés de production, causées, par la guerre, l'occupation de notre ville et les exigences de la censure en ont retardé l'impression qui sera poursuivie dès que possible.

PRIVAT-DIDIER

Toulouse, Août 1944.

AVERTISSEMENT

On ne doit pas ignorer que la langue d'oc, la première en date des langues romanes, atteignit, aux XIIe et XIIIe siècles, un degré remarquable de perfection et qu'elle régna en souveraine incontestée dans le Midi de la France, des Alpes aux Pyrénées. Les Troubadours exercèrent une grande influence sur les littératures italienne, castillane, française, même allemande et anglaise: Dante et Pétrarque les appelèrent leurs maîtres. La langue occitane, était alors un instrument littéraire capable de traduire les plus délicats sentiments de l'esprit, les plus vives émotions du cœur; elle eut ses théoriciens et ses grammairiens.

Au XIIIe siècle, pour des motifs divers, se produisit, la décadence rapide de la littérature courtoise occitane. Ce pendant la langue se maintint, pure longtemps encore: ceux qui, tels les rédacteurs de coutumes et les clavaires des communes, écrivaient la langue d'Oc, lui conservèrent sa graphie et ses caractéristiques littéraires. Mais ses titres de noblesse finirent par disparaître: ne se transmettant guère, que sur les lèvres des paysans et des ouvriers, la langue se déforma, s'avilit et tomba à l'état de patois.

Lorsque certains esprits, d'ailleurs remarquables, tels que Godolin et plus tard Jasmin, voulurent demander à la langue du terroir d'exprimer leurs pensées et leurs sentiments, ils ne surent pas écrire cette langue dans sa forme traditionnelle, et ils empruntèrent leur graphie à la langue d'Oïl.

C'est ainsi que disparurent les particularités graphiques de la langue d'Oc. L'a semissonant (entre a et o) de la fin des mots et des finales atones des verbes s'écrivit simplement o: porta devint porto, cantas devint cantos. L'o ayant le son de ou, s'écrivit ou: Tolosa devint Toulouso. Les doubles lettres lh, nh, s'écrivirent ill, gn: familha devint famillo, montanha devint mountagno. De nombreuses consonnes tombèrent quand elles ne se faisaient pas entendre dans la prononciation: pèd, devint pè; deman devint dema; plazer, plasé; rodar, rouda. La lettre v, se prononçant b en Languedoc et en Gascogne, s'écrivit b: lo vin devint lou bi.

La déformation et l'aviissement s'accrochèrent davantage. C'est ainsi que les diphtongues au, eu, ou s'écrivirent aou, eou, ouou: trauc devint traouc; freule, freoule; agradiu, agradiou; pou pouou. Sous l'influence du français de plus en plus envahissant, les mots s'altèrent au point de devenir méconnaissables. C'est ainsi que glorio devint glouèro; victorio, bitouèro; bouts, bouès. Voilà où sont tombées les formes romanes gloria, victoria, vots, qui rappelaient de si près les formes latines, jusqu'à leur être semblables.

Le vocabulaire se ressentit énormément de l'influence française et les gallicismes abondèrent. Les formes verbales, à la suite de déplacements d'accent qui venaient se surajouter aux causes de déformation exposées plus haut, devinrent de véritables monstres linguistiques: abia (imparfait de aber) s'écrivit, abio; cantariam (conditionnel, de cantar) s'écrivit cantorion; diran (futur de dire) s'écrivit en certains endroits diroou. Les conjugaisons s'enchevêtrèrent au point que le même verbe était d'une conjugaison ou d'une autre suivant la contrée.

Car il faut dire que l'évolution ne fut pas identique dans tous les pays occitans des influences diverses s'exerçant sur la langue d'Oc en plus de l'influence française. Le manque d'auteurs de grande envergure, le défaut d'Académie et de législation littéraire favorisèrent l'émiettement de la langue en une multitude infinie de dialectes qu'entretenait innocemment la veine des poètes de clocher, ceux-ci n'écrivant que pour les gens de leur village, en s'appliquant à conserver à la langue son pittoresque local.